

—Une sœur, répéta Germaine, pourquoi non ?

—Je serais heureux si cela était, continua M. de Grandlieu, et c'est facile. Une familiarité douce et confiante, voilà ce qu'un frère attend de sa sœur. Accordez cela à André, je vous en prie. Vous le voulez bien ?

—Oui, fit Germaine, du geste plutôt que de la voix.

—Je prends acte de votre consentement, et j'espère n'être point importun en vous demandant de veiller, comme maîtresse de maison, au bien-être de notre ami. Où le logerons-nous ?

—Le château est vaste, les appartements sont nombreux, murmura la vicomtesse avec une sorte de distraction.

Armand sourit.

—Vous trouvez, j'en suis sûr, fit-il, que je me préoccupe un peu trop de l'installation d'un si jeune visiteur, vous n'êtes pas tout à fait dans le vrai ; c'est un très-jeune homme et son âge autoriserait, j'en conviens, à le traiter sans trop de cérémonie, mais c'est en même temps un convalescent, à ce titre il faut agir avec lui comme s'il avait le front ridé et les moustaches grisonnantes. Je vous propose de lui donner l'appartement du *Paradis perdu*. Il aura là, dès le matin, les premiers rayons du soleil, et, des fenêtres, la vue est si belle qu'un mourant se ranimerait en contemplant nos horizons magiques.

—Soit, fit Germaine, je monterai moi-même dans l'après-midi et je tiendrai la main à ce que tout soit disposé pour le mieux, selon vos intentions.

—Merci, chère enfant, vous êtes un ange !

La jeune femme eut un sourire mélancolique et ne répondit pas.

Un escalier grandiose, aux marches recouvertes d'un tapis d'Orient, à la rampe de fer forgé, travaillée comme un bijou, conduisait au premier étage du château.

Une longue galerie éclairée par douze fenêtres, pleine de tableaux de maîtres et de statues de marbre blanc qui lui donnaient l'aspect d'un musée, traversait dans toute sa longueur le principal corps de logis et reliait le pavillon de droite habité par Germaine au pavillon de gauche qu'occupait Armand de Grandlieu.

Les portes des appartements principaux ouvraient sur cette galerie.

Celui que le vicomte destinait à André de San-Rémo se composait d'une antichambre, d'un salon, d'une chambre à coucher, et d'un cabinet de toilette auquel un escalier dérobé, affrété aux gens de service, accédait depuis le rez-de-chaussée.

On le nommait l'appartement du *Paradis perdu* parce que le plafond ovale du salon, peint à fresque par un artiste de l'école de Rubens, représentait Adam et Eve chassés de l'Eden après leur faute par un ange aux grandes ailes, brandissant dans sa main droite une épée flamboyante.

L'ameublement, d'une grande magnificence artistique, était contemporain du château. Des tapis de la Savonnerie et quelques sièges modernes ajoutaient à ce luxe curieux un côté confortable que nos ancêtres ne connaissaient pas.

Germaine tint religieusement la parole donnée à son mari.

Elle se fit accompagner par le valet de chambre d'Armand dans l'appartement qu'André de San-Rémo devait occuper, et elle surveilla les détails de l'installation future, d'abord avec une apparence de fatigue, puis avec une attention soutenue, puis enfin avec une sorte de passion.

Ainsi, quand toutes choses furent en bon ordre, elle se rendit à la serre, y choisit des fleurs sans parfum, les fit apporter dans l'appartement du *Paradis perdu* et les disposa de sa main sur les consoles du salon et de la chambre à coucher, de façon à donner à ces deux pièces un aspect riant et printanier d'une adorable fraîcheur.

Ces soins lui prirent une partie de l'après-midi.

Vers quatre heures, entendant résonner dans la cour les grelots des juments postières qui partaient pour la station avec le petit omnibus, elle tressaillit.

—Dans une heure il arrivera, murmura-t-elle.

M. de Grandlieu vint la rejoindre et la complimenta sur le goût exquis dont ses moindres arrangements offraient la preuve irrécusable.

—Je pars, ajouta-t-il. Vers cinq heures nous serons ici, André et moi.

Germaine se mit à l'une des fenêtres de la galerie et vit son mari monter dans le panier attelé de deux poneys noirs aux harnais de cuir de Russie, et s'éloigner au grand trot.

Elle roncha chez elle, se laissa tomber sur son siège, et, cachant son visage entre ses mains, fondit en larmes, éclata en sanglots.

II

Pourquoi cette douleur soudaine qui se traduisait par des larmes et des sanglots et succédait, sans transition appréciable et sans cause apparente, à une surexcitation presque fébrile ? Le chagrin de la jeune femme était de l'épouvante.

Germaine commençait à lire au fond de son cœur, et ce qu'elle y voyait la faisait frissonner.

Depuis son départ de Paris, la pensée, le souvenir d'André de San-Rémo, ne la quittaient pas un instant.

Les moindres détails des moindres choses se rapportant au jeune homme avaient sans cesse, et l'un après l'autre, sollicité sa mémoire et hanté son esprit plein de trouble.

La provocation sous le péristyle du théâtre, la terrible émotion ressentie en apprenant l'issue funeste du duel, la première faute commise, lorsqu'elle s'était cachée pour surprendre des nouvelles du blessé, la démarche folle faite à l'hôtel de la rue de Boulogne, l'instinctive jalousie éveillée par des paroles qui lui semblaient adressées à une autre femme, l'aveu passionné de San-Rémo et ses lèvres brûlantes effleurant ses mains qui tremblaient, elle se souvenait de tout, elle analysait tout, elle exagérait tout.

Les illusions que son inexpérience, au début de cette aventure, lui permettaient de prendre pour des réalités, cessaient d'être possibles.

Elle comprenait trop bien, désormais, qu'André de San-Rémo n'était pas, n'avait jamais été pour elle un frère, et que la tendresse étrange, violente, exclusive, à la fois enivrante et presque douloureuse qu'il lui inspirait, n'avait rien de commun avec une affection de sœur.

—Ainsi, se disait-elle avec un tremblement d'effroi, ainsi, je l'aime, moi qui n'ai plus le droit d'aimer ! ainsi, je lui ai donné mon cœur, ce cœur qui est le bien d'un autre ! Je suis coupable ! Je suis lâche ! Je n'ai plus que duplicité dans l'âme et mensonge sur les lèvres.

Germaine, chaque jour, se répétait cela. Chaque jour elle se reprochait avec une croissante amertume l'indigne faiblesse qui la condamnait au silence. Chaque jour, elle se répétait :

—Le laisser venir ici, sachant qu'il m'aime et sachant que je l'aime. Souffrir qu'il mette en ma présence sa main dans la main loyale de mon mari qui le nomme son enfant, c'est le dernier mot de la trahison ! c'est infâme, et je ne ferai pas cela ! Je parlerai. Je dirai à Armand : On vous trompe ! Ce n'est point pour vous défendre qu'André de San-Rémo s'est battu. C'est pour se rapprocher de moi. J'ai peur de lui. J'ai peur de moi-même. Sauvez-moi ! Eloignez-le !

Et Germaine se taisait.

Brisée par des angoisses qui ressemblaient à des remords, s'épuisant dans sa lutte obstinée contre la passion grandissante qui l'absorbait de plus en plus, vaincue enfin, malgré sa résistance, elle voulait parler, elle le voulait de toute son âme, et le courage lui faisait défaut.

Les heures s'écoulaient dans ces combats et ces déchirements, les jours passaient, les semaines se succédaient, et Germaine gardait le silence.

Maintenant il était trop tard, et nulle puissance humaine ne pouvait empêcher André de San-Rémo d'arriver dans une heure.

Voilà pourquoi Germaine de Randal, vicomtesse de Grandlieu, pleurait.